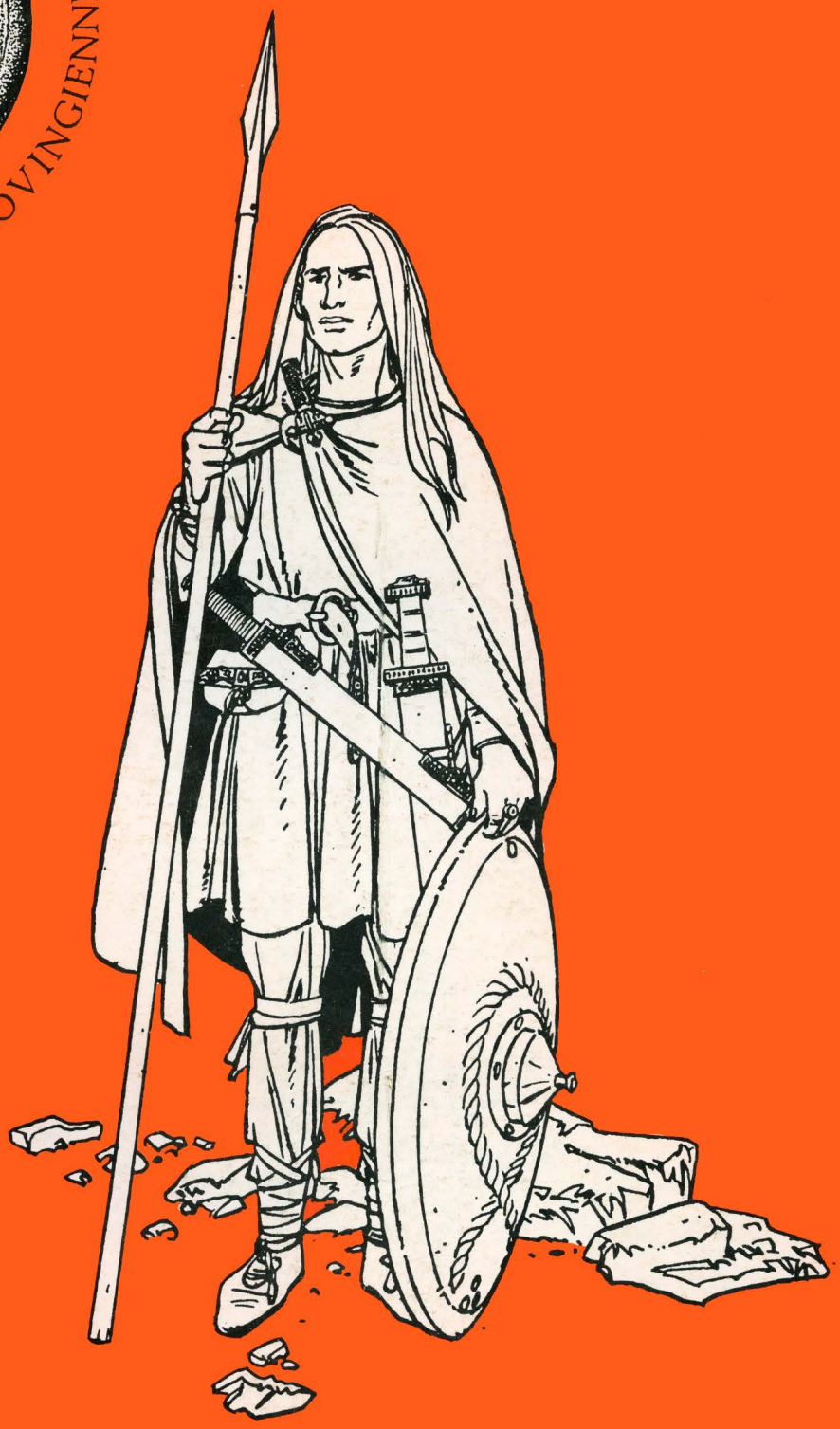
REVUE ARCHEOLOGIQUE DE PICARDIE

Trimestriel - **N° 3-4 - 1988 / 110 F**



ACTES DES VIIIe JOURNÉES INTERNATIONALES D'ARCHÉOLOGIE MÉROVINGIENNE DE SOISSONS (19-22 JUIN 1986)

DE CHILDÉRIC A CLOVIS : ANTÉCÉDENTS ET CONSÉQUENCES DE LA BATAILLE DE SOISSONS EN 486

par Karl-Ferdinand WERNER*

Comment faut-il comprendre, 1500 ans après, l'évènement qui a mis un terme au règne de Syagrius, battu sous les murs de sa capitale Soissons par Clovis, roi des Francs ? S'agit-il de la fin du dernier ilôt de résistance romaine submergé par les flots de barbares venus des forêts de Germanie et devenus ainsi maîtres de la Gaule ? Même les historiens qui n'admettent plus ce cliché du XIXe siècle, sachant que Clovis était le fils d'un roi franc allié des Gallo-Romains et installé depuis longtemps en Gaule, restent souvent assez loin d'une compréhension approfondie de cet épisode si important pour la Gaule et l'histoire de la France. Pour beaucoup, ce père de Clovis, n'était qu'un «petit roitelet» franc parmi d'autres. Clovis serait entré dans l'Histoire (avec un grand H) par un coup de dés astucieux et heureux, grâce à son courage, mais aussi à son manque de scrupules qui allait lui permettre d'éliminer physiquement ses rivaux francs l'un après l'autre. Étant venu à bout des Wisigoths qui dominaient le Midi de la Gaule par une autre victoire retentissante à Vouillé, près de Poitiers, en 507, Clovis apparaît ainsi comme l'homme par lequel l'Antiquité est définitivement close en Gaule. Sa victoire à Soissons, dix ans après la «fin de l'Empire romain» en 476, serait alors le signal du début de la période barbare du Haut Moyen Age, suivie seulement quelques siècles plus tard par un retour, assez lent, à une vie plus civilisée.

Une des graves erreurs de ce scénario est d'ignorer les traces multiples et impressionnantes de la civilisation gallo-romaine dans la Gaule mérovingienne. Les sénateurs, couche dirigeante du pays, et leurs cousins, occupant la presque totalité des sièges épiscopaux, jouent un rôle de premier plan, même dans les régions à majorité germanique de l'est du royaume franc. La richesse des églises augmente sous des rois christianisés immédiatement après «la conquête», le nombre des monastères s'élevant en un siècle et demi de quelques unités à plus de 500. Les rois, mais aussi leurs fonctionnaires, les comtes, portant un titre romain, *comes,* résident dans les cités et plus précisément dans le *praetorium* romain qui devient palais franc avant d'être, dans beaucoup de villes, dont Paris, «palais de justice», présentant un bel exemple de continuité de la vie publique en Gaule. Les monnaies en or continuent d'être frappées dans les ateliers romains en Gaule à l'effigie de l'empereur - la première entorse faite à ce privilège impérial par le roi austrasien Théodebert Ier fera sensation à Constantinople. La construction d'importantes églises commence dès le règne de Clovis : remplacées par des églises carolingiennes et romanes, puis gothiques, elles ne sont plus là pour nous montrer l'éclat de cette civilisation, sauf, par exemple, le magnifique baptistère Saint-Jean à Poitiers, dont le style est tellement authentiquement romain qu'on en a contesté, à tort, l'origine mérovingienne. Au VIIe siècle encore, les Anglo-Saxons faisaient venir les *caementarii* de Gaule pour leur construire des églises «à la manière romaine». Les actes de l'administration royale sont écrits sans discontinuité dans le style et l'écriture de l'administration provinciale du Bas-Empire. Les hauts fonctionnaires continuent d'être installés par une lettre de nomination et, pour l'élection et l'intronisation d'un seul évêque, il fallait au moins six lettres. Cette documentation, malheureusement presque entièrement perdue, était non seulement abondante, jusqu'aux actes privés pour la moindre affaire d'achat, de vente ou d'échange, elle était aussi le fait de nombreux laïcs encore capables d'écrire jusqu'aux *referendarii* de la cour royale. Ce n'est que sous les Carolingiens, auxquels on est prêt à concéder un niveau de culture plus élevé, que la faculté d'écrire sera pratiquement limitée aux membres du clergé, et encore... Les routes romaines continuaient d'être utilisées, même pour le transport des sarcophages en marbre qui arrivaient des carrières des Pyrénées jusque dans la région parisienne : c'est l'invasion arabe, au début de VIIIe siècle, qui a mis fin à l'activité de cette production antique. Le commerce avec l'Orient continuait, après Clovis comme avant lui, et il était animé par des Juifs, mais surtout par des Syriens, dont un réussit même à devenir évêque de Paris. La Gaule mérovingienne n'était absolument pas séparée de la Méditerranée, ni de l'Empire romain qui, évidemment, n'avait pas disparu en 476. L'empereur, dont la résidence principale se trouvait depuis le IVe siècle à Constantinople, tandis que le rôle de Rome s'était effacé en faveur d'autres capitales comme Milan, Trèves et enfin Ravenne, cet empereur désormais unique contrôlait, grâce à sa flotte, la Méditerranée entière. Justinien (527-565) réussira même la reconquête de l'Afrique, contre les Vandales, de l'Italie contre les Ostrogoths, et d'une partie de l'Espagne contre les Wisigoths. Rome, Ravenne, Naples et le sud de la péninsule italienne restaient romaines, même après la conquête partielle de l'Italie par les Lombards. L'évêque de Rome restait un évêque impérial qui risquait même, en cas de désobéissance, de finir ses jours dans une prison à Constantinople. C'est dans les

* Institut historique allemand de Paris
9, rue Maspero
75116 PARIS.

palais impériaux que les évêques réunis en concile décidaient des dogmes de la chrétienté. Dans ce monde des Ve, VIe et VIIe siècles, avant les effets de la conquête par les Arabes d'une partie du bassin méditerranéen, la hiérarchie des rangs et titres restait exclusivement romaine et impériale, ce qui était reconnu et observé même dans les États qui ne faisaient plus partie de l'Empire, donc dans le royaume des Francs. Clovis avait accepté les codicilles d'un *rex* à la façon romaine et du consulat honoraire après sa victoire sur les Wisigoths, et ses successeurs appelaient l'empereur «père» dans leurs lettres. Ce qui est plus important, leur rang *d'excellentissimus* et de *nobilissimus,* décerné par l'empereur et évidemment reconnu par le pape et les sénateurs romains en Gaule, rang qui correspondait à celui de l'exarque impérial à Ravenne, leur permettait de nommer eux-mêmes des fonctionnaires d'origine barbare dans les hautes dignités : un comte franc, d'origine gallo-romaine ou franque, pouvait ainsi acquérir la dignité (héréditaire, la *nobilitas* qui y était attachée, non pas la charge, la fonction) de *vir illustris* (ou *illuster*). C'est ainsi qu'est née, par une symbiose institutionnelle et sociale, la noblesse du royaume franc, sur la base de la *nobilitas* romaine.

Si tel était le monde franc en Gaule, après la prise de pouvoir par Clovis, on doit se demander par quel miracle les hordes barbares des envahisseurs se sont immédiatement transformées après la victoire à Soissons. Il semble fort nécessaire de réexaminer ce qui s'était passé en Gaule avant 486.

Les terribles invasions qui avaient mis fin à la «Paix romaine» appartiennent à la seconde moitié du IIIe siècle. Négligée par les empereurs trop occupés en Orient, la Gaule fut alors ravagée par ses voisins germaniques immédiats, les Francs et les Alamans (des noms de regroupement de tribus qui apparaissaient alors pour la première fois). Ce n'est que vers la fin du siècle qu'on réussit à rétablir la défense, en sacrifiant souvent une large partie des anciennes cité très étendues et en les limitant à une section désormais défendue par des murs importants : c'est en quelque sorte le début de la «ville médiévale». Cette évolution a pourtant connu beaucoup d'exceptions, à une période où l'Empire a repris le dessus grâce aux réformes vigoureuses de Dioclétien et de Constantin le Grand. Mais celles-ci apportèrent un autre inconvénient, en confiant dans une mesure de plus en plus large la défense de l'Empire à des troupes d'élites d'origine barbare. C'était d'autant plus grave que les armées n'étaient plus stationnées sur les frontières, mais dans les grands centres de l'Empire d'où elles partirent, le cas échéant, pour combattre les envahisseurs. Les populations de l'Empire étant obligées de payer un impôt de plus en plus lourd pour nourrir et bien payer ces troupes, on peut parler d'une mainmise barbare anticipée sur le monde romain, observation justifiée d'autant plus que, dès le IVe siècle, les charges militaires les plus élevées, y compris celle du généralissime, à l'est comme à l'ouest, pouvaient être confiées à des chefs d'origine barbare. Vers 394, quand se prépara la lutte décisive entre l'empereur d'Occident, Eugénius, favorable à la restauration des cultes païens, et l'empereur d'Orient, Théodose Ier, les chefs des deux armées opposées étaient des Francs, l'un, Arbogast, étant le neveu de l'autre, Richomer. Les barbares les plus puissants ne combattaient plus l'Empire de l'extérieur, ils se battaient entre eux à l'intérieur de l'Empire pour le pouvoir dans l'Empire. Ceux qui réussirent dans cette lutte, connaissaient le monde romain depuis longtemps, côtoyaient les élites romaines, laïques et ecclésiastiques, et profitaient des alliances qu'ils nouaient avec elles. Ce sont finalement les défenseurs de l'Empire, et en Occident ils étaient souvent d'origine germanique, qui y ont pris et gardé le pouvoir, et non pas ceux qui le combattaient de l'extérieur. Cette analyse convient exactement au cas de Childéric et de son fils Clovis.

Childéric, ce prétendu «roitelet», résidait dans le *Tornacum* romain, mais il était chef militaire et civil de la *Belgica secunda,* ce que nous confirme la lettre que Remi, évêque de Reims, capitale ecclésiastique de cette province romaine, adresse à Clovis au moment de la succession de ce dernier. De plus, Childéric était général romain, et il se fit inhumer avec les insignes de ce haut rang, «symbolisé par la fibule cruciforme en or aux extrémités en bulbe d'oignon trouvée dans sa tombe, une distinction qu'il avait certainement reçue de l'empereur avec le *paludamentum*», le manteau des généraux romains que Childéric porte sur l'image de son anneau sigillaire, également trouvé dans sa tombe miraculeusement conservée et découverte au XVIIe siècle. Écoutons encore l'analyse archéologique de Kurt Böhner : *«De tradition romaine est aussi le port de l'anneau sigillaire qui nous a révélé son nom (CHILDERICIREGIS), de même que le port de la ceinture et du baudrier. Que la tombe contenait plus d'une centaine de monnaies romaines en or provient certainement du fait que le roi les avait obtenues de l'État romain comme paiement de soldes».* Toutes ces données nous font connaître un personnage important, dont l'envergure paraît dépasser les contingences régionales, dans deux petites notices d'origine contemporaine qui nous montrent le roi combattant victorieusement à côté des chefs romains en des endroits éloignés de Tournai. La première fois, en 463, près d'Orléans, où il bat, avec le général romain Aégidius, les Wisigoths dont le chef, Frédéric, tombe lors d'une bataille livrée entre la Loire et le Loiret. La seconde fois, en 470, près d'Angers, où allié au *comes* romain Paul, il s'impose aux Saxons qui étaient alors installés des deux côtés de la Manche avant de se rendre maîtres de l'Angleterre. Il faut jeter un regard sur l'évolution politique de la Gaule au Ve siècle, pour comprendre la signification de cette étroite coopération militaire franco-romaine dans le nord de la Gaule.

Après la mort du dernier grand chef militaire romain en Gaule, Aétius, en 454, les faibles forces romaines en Gaule, à côté des auxiliaires francs au Nord, wisigoths et burgondes au Sud, furent divisées entre ceux qui, comme Agrippinus, *magister militum* pour les Gaules, favorisaient les Wisigoths comme alliés principaux (ces derniers avaient même réussi, un moment, à installer un empereur gaulois, Avitus, sénateur auquel était auparavant confié l'éducation du fils de leur roi), et ceux qui, comme l'empereur Majorien, élevé à la place d'Avitus, voulaient limiter l'influence grandissante des Wisigoths qui tentaient visiblement de s'approprier la Gaule entière. En 457, Majorien dépose Agrippinus et le remplace par Aégidius qui avait servi avec lui sous Aétius. Appuyés entre autres sur des troupes franques, parmi lesquelles on est en droit de supposer la présence de Childéric, ils réussissent à mettre la main sur Lyon où ils obligent les Burgondes à se soumettre. Hélas, ce courant authentiquement romain est brisé par Ricimer, généralissime d'Occident ayant des attaches avec la famille royale wisigothe, qui fait assassiner Majorien et qui, à l'aide d'un empereur fantoche, fait à nouveau nommer Agrippinus à la place d'Aégidius, en 462. C'est à ce moment que naît un État romain en Gaule, qui sera le moule dans lequel va naître, à son tour, le royaume de Clovis. Aégidius refuse de reconnaître le résultat de l'intrigue de Ricimer et de «son» empereur, et il continue à se considérer comme le chef militaire légitime des Gaules. Il cherche, vainement d'ailleurs, la reconnaissance de sa position par l'empereur de Constantinople qui hésite à se brouiller avec Ricimer. Mais sa lutte contre les Wisigoths trouve un écho plus que favorable chez les Francs, parmi lesquels se trouvent ceux de Childéric, qui vouent une haine jamais démentie à ce peuple rival qui avait tué tant des leurs quand les troupes d'Alaric avaient aidé Théodose à vaincre les Francs d'Arbogast en 394. C'est donc dans ces circonstances que nous voyons Aégidius et Childéric repousser victorieusement la tentative de Frédéric, frère du puissant roi wisigoth, Euric, et général romain, de franchir la Loire près d'Orléans, en 463. Aégidius meurt peu de temps après, vers 465, et la notice déjà mentionnée sur le combat de 470 près d'Angers montre bien que cela n'a pas empêché les Francs de Childéric de remplir leur rôle de défenseurs de l'État romain au nord de la Loire. Nous ne connaissons pas la date exacte à laquelle le fils d'Aégidius, Syagrius, a pu succéder à la tête de cet État, ce *regnum* romain, mais les quelques indices à notre disposition permettent d'entrevoir une détérioration des relations entre Syagrius et Childéric, qui aurait donc précédé la lutte ouverte livrée par Clovis à Soissons en 486.

Il y eut d'abord, en 476, cet important changement en Italie, où l'armée romaine, largement d'origine barbare, avait élevé comme *rex* (dans l'acception romaine de ce terme), Odoacre, officier romain, lui aussi d'origine barbare, qui lui avait promis des terres à la façon de celles qu'on avait accordées aux Wisigoths et aux Burgondes. Odoacre, en déposant l'empereur fantoche, fils de son rival Oreste, et en envoyant les insignes impériaux à l'empereur de l'Est qu'il reconnaissait désormais comme seul empereur, fut à son tour reconnu par l'empereur comme chef de l'Occident romain, et nommera le *consul* d'Occident, comme l'empereur, celui d'Orient. Nous savons qu'à cette époque, les Gallo-Romains du nord de la Gaule avaient fait un dernier effort pour être reconnus directement par l'empereur et qu'ils avaient essuyé un refus, l'empereur leur indiquant de s'adresser à Odoacre que précisément, ils ne voulaient pas reconnaître. Il est fort probable qu'à ce moment seulement, après une dernière tentative d'intégration à l'Empire, Syagrius ait pris le titre de *rex,* d'abord pour indiquer qu'il ne se considérait pas comme inférieur à Odoacre, et qu'il ait choisi sa *sedes,* sa capitale royale, à Soissons. Ce choix pouvait être interprété comme un signe de méfiance à l'égard des Francs de Childéric, la situation de Soissons faisant d'elle comme une barrière devant toute vélléité d'expansion franque. Mais surtout Childéric pouvait y voir une réduction de son rôle à une échelle purement locale. Quoiqu'il en soit, nous avons une notice précieuse qui nous renseigne sur une alliance entre Childéric et Odoacre contre un ennemi commun de la Gaule et de l'Italie, les Alamans. Déjà avant Clovis, les «Francs de Childéric», qu'il faut bien distinguer d'autres Francs saliens moins en vue, et surtout des Francs rhénans installés autour de Cologne, avaient donc repris leur liberté d'action. Cette crise de leurs relations avec Syagrius ne devait pourtant pas porter atteinte à la légitimité de la position de Childéric en Belgique Seconde, comme nous la trouvions mentionnée à l'occasion de l'avènement de Clovis. Childéric, à la différence de Syagrius, pouvait se targuer de la reconnaissance par le gouvernement lui-même, reconnu par l'empereur, celui d'Odoacre. Étant donné que les Alamans étaient aussi les ennemis les plus redoutés des Burgondes, nous voyons se tisser, à ce moment, un accord d'autant plus intéressant entre les forces politiques de la Gaule que les Francs de la *Francia Rhinensis,* dont les rois résidaient surtout à Cologne, avaient conclu une alliance matrimoniale, et certainement aussi politique, avec les rois des Burgondes. Ne serait-il pas permis, dans ces circonstances, de supposer un certain isolement des Wisigoths, trop puissants et dangereux sous leur roi Euric qui, en 475, s'était ouvertement séparé de l'Empire, mais aussi de Syagrius ? De là à envisager un éventuel rapprochement entre Syagrius et les Wisigoths, il n'y a qu'un pas qui semble d'autant plus raisonnable que nous voyons Syagrius, après sa défaite de Soissons, s'enfuir à la cour de Toulouse ! Enfin, la situation vers la fin de Childéric et les débuts de Clovis est éclairée, par deux informations. L'une nous provient de la *Vie de sainte Geneviève,* qui fait l'objet de recherches récentes très approfondies et qui se fait l'écho d'actions militaires et de l'influence de Childéric dans la région parisienne, où l'intervention de cette femme riche et d'origine franque s'avère des plus utiles pour ses concitoyens. L'autre concerne les régions situées au nord des Francs saliens. Quand ces derniers avaient attaqué des peuples germaniques établis près de l'embouchure du Rhin, ils avaient été battus grâce à l'intervention d'une flotte du roi Euric (vers 475). Cela donne une idée des possibilités et de la vigilance des Wisigoths, mais aussi de l'intérêt que devaient avoir les Francs à contester à ces derniers la suprématie en Gaule. Or, ce refus de la domination des Wisigoths, hérétiques, par l'arianisme qu'ils avaient adopté quand l'empereur romain de l'époque, Valens, favorisait personnellemen cette version de la foi chrétienne, était au centre même des préoccupations des évêques catholiques de la Gaule. En 484 meurt Euric. La chance était grande, peut-être unique, de pouvoir profiter de la succession d'Alaric II qui n'avait pas la force de son père. Clovis, de toute façon, n'a pas hésité à la saisir, à prendre le pouvoir dans l'État de Syagrius et à détruire, peu après, ses adversaires sur le Rhin inférieur, maintenant sans aide wisigothique. Que l'appui de l'épiscopat pour Syagrius ait dû être peu substantiel, nous avons tout lieu de le croire ; que les relations de Clovis avec les évêques n'aient pas été mauvaises, la célèbre anecdote du vase de Soissons est là pour le prouver. En effet, un évêque qui pourrait

être celui de Soissons, avait demandé au roi victorieux, selon le récit de Grégoire de Tours, de rendre à son église un vase sacré qui se trouvait dans le butin des guerriers francs. Tout le monde connaît la fin de non-recevoir de la demande du roi, empressé à aider l'homme d'Église, du fait du refus d'un seul soldat, mais aussi la réponse terrible du roi quand une occasion se présenta. Mais il est curieux de constater que des idées préconçues sur cette période ont empêché tant d'observateurs de reconnaître les circonstances réelles et les enseignements de cet épisode ; que le butin de guerre ait dû être rassemblé et distribué aux seuls soldats vainqueurs, sans que les supérieurs s'y mêlent, c'était la loi militaire romaine. L'impuissance du roi dans ce cas précis n'a donc rien à voir avec le comportement anarchique de soldats barbares, mais avec les règles strictes d'un monde discipliné : seul l'accord de tous aurait rendu possible l'emprunt d'une partie du butin en faveur du roi et de l'évêque. De même, la revue militaire où un examen sévère de la qualité et du bon état de l'armement était de rigueur, c'était bien entendu le Champ de Mars romain, et non pas l'usage des forêts de Germanie. Ce champ de Mars fut d'ailleurs conservé dans les usages du royaume franc et converti seulement au VIIIe siècle en un «Champ de Mai», (all. *Maifeld*), quand la nécessité de pouvoir nourrir les chevaux, désormais prépondérants dans l'art militaire, amenait un décalage du début de la saison guerrière.

Nous venons d'expliquer du même coup la supériorité des armées franques sur leurs ennemis, supériorité basée sur une discipline à la romaine, sur une tactique développée, sur un armement efficace, dont il faut savoir que même la «franscisque», spécialité des troupes franques de l'armée romaine, fut fabriquée dans les ateliers et magasins militaires romains qui maintenaient d'ailleurs, au moins partiellement, leur activité en Gaule franque. Cette arme redoutable est même mise en relation avec des troupes «gauloises», à savoir franques, combattant en Orient au service de l'Empire. Ces quelques remarques aideront peut-être à l'abandon d'une idée fixe concernant la prétendue invasion de la Gaule au Ve siècle par les Francs. Il y a bien eu invasion au début du siècle, quand les Vandales et des Burgondes ont franchi le Rhin, et encore au milieu du siècle quand Attila entra en Gaule. Dans les deux cas, les Francs dont nous parlons étaient du côté des défenseurs de la Gaule, et ils l'étaient encore dans leurs batailles contre les Wisigoths et les Alamans. Il n'y a pas eu conquête franque de la Gaule, mais prise du pouvoir dans le dernier État romain en Gaule par un chef militaire franc, Clovis, qui se fit baptiser chrétien catholique, avec une partie de son armée. L'*exercitus Francorum,* institution officielle de ce monde du Bas-Empire, comme l'*exercitus Romanorum* et l'*exercitus Gothorum,* à savoir une armée au service de l'Empire qui a droit aux livraisons en argent et en nature par la population des provinces, une armée franque donc, qui était liée jusqu'ici par un *foedus* au chef romain et qui fut dirigée selon ses propres règles par son propre roi, était libre de son contrat quand il n'y avait plus de pouvoir romain direct qu'elle devait reconnaître. Son roi a donc pris le pouvoir, et tout nous permet de penser que la nouvelle situation apparaissait aux évêques comme aux populations des cités concernées, plus prometteuse d'un avenir assuré que la dernière période du dernier gouvernement romain en Gaule.

Clovis ne déçut d'ailleurs pas les espoirs qu'on avait mis en lui, en allant combattre les Wisigoths dans leur propre *patria,* en Aquitaine, où il put se rendre maître, un moment, de Saintes, avant de conclure sur les bords de la Loire une paix (provisoire) avec Alaric II, paix qu'il semble avoir utilisée pour se faire livrer Syagrius qu'il fit tuer. Procédant d'une façon méthodique, le roi avait intérêt à consolider d'abord son pouvoir au nord de la Loire où il avait pu s'entendre avec des troupes romaines (largement d'origine barbare, comme ces *Taifalgi,* longtemps compagnons des Goths, qui reçurent un *pagus* dans une région où ils pouvaient vivre selon leurs coutumes et qui sera le pays de Tiffauges, sur la Loire inférieure). Ces dispositions sont mentionnées par un contemporain vivant à Constantinople, Procope. Un autre «byzantin», Agathias, donne un peu plus tard une image assez avantageuse de l'organisation et de la façon de vivre des Francs, non sans rendre hommage à leur respect pour les églises, ce qui montre, indépendamment d'un cheminement naturellement assez lent de la vraie foi dans les cœurs, l'effet relativement rapide de la volonté des Mérovingiens d'être une dynastie catholique dans un état chrétien. Avec une perspicacité remarquable, Clovis à reconnu toute la valeur d'une légitimité pour son pouvoir conquis de fraîche date. Il l'a cherché là où il pouvait la trouver : auprès de l'empereur et auprès de l'Église. En ce qui concerner l'empereur, il faut savoir que Zénon avait envoyé en Occident Théodoric contre Odoacre pour se débarrasser, si possible, aussi bien de l'un que de l'autre. Malgré une période de paix assez longue entre l'Empire et le nouvel État romano-gothique en Italie, l'empereur profita de toutes les possibilités pour enrayer la puissance des Ostrogoths et de leurs alliés wisigoths en Gaule et en Espagne. Clovis était donc pour lui, comme probablement déjà Childéric avant lui, l'allié idéal. Quand la victoire franque sur Alaric II est acquise en 507, il ne faut donc pas s'étonner de voir apparaître une ambassade romaine chez Clovis pour le reconnaître roi et consul d'honneur, à savoir seul pouvoir légitime en Gaule (pour les Gallo-Romains aussi bien que pour les Barbares) reconnu par l'empereur, à l'exception du roi des Burgondes qui se reconnaît comme un quasi-vassal de l'Empire (ce qui n'est pas le cas de Clovis). Ce dernier, tout à fait conscient de l'importance de l'acte impérial, fit non seulement, selon l'usage impérial, jeter des monnaies romaines aux gens de Tours lors de son investiture dans ses nouvelles dignités, mais installa aussi officiellement comme les autres *reges* reconnus par l'Empire, une *sedes* royale, une *cathedra regni,* comme s'exprime Grégoire de Tours, et son choix historique pour l'avenir de la France fut Paris. A ce moment, il était clair que le roi, devenu entretemps chrétien, devait être reconnu par tous les évêques comme leur *dominus* et *princeps* légitimes, à l'instar de la place de l'empereur dans le sein de l'Empire. Le synode d'Orléans en 511, peu de temps avant la mort du roi, premier synode d'une longue série de synodes célébrés dans une résidence royale sur invitation royale, fut comme une consécration d'un règne qui, loin d'être une simple suite de conquêtes, était caractérisé surtout par la nouvelle stabilité politique qu'il pouvait donner à la Gaule. Ce n'est pas du tout un hasard si une nouvelle ère de l'histoire de cette province romaine a commencé avec le premier roi de ce que l'on nommera plus tard la «première race des rois de France».

A côté des réalisations, il faut voir les phénomènes problématiques. L'intégration des «Francs de Childéric» dans le nouvel État de Gaule n'a pas dû poser trop de problèmes. C'était plus difficile pour les autres Francs, ceux qui vivaient sous la domination d'autres rois saliens, et ceux qui vivaient sous une autre dynastie des bords du Rhin. En ce qui concerne les premiers, Clovis a su éliminer ceux qui avaient hésité au moment crucial, en 486, à lui prêter main forte. Grégoire de Tours nous a rapporté des historiettes sur l'astuce cynique d'un roi dont il salue portant les succès «par élimination» de ses rivaux, comme le résultat de la volonté divine en faveur de ce champion du catholicisme. On peut démontrer le caractère légendaire de certaines de ces anecdotes. Là où ont joué la puissance supérieure et un sens certainement aigü de Clovis pour le pouvoir, la tradition populaire voulait admirer la ruse, voire la fourberie, forme barbare de l'intelligence. Ce que nous savons en revanche d'une façon certaine, c'est que la partie la plus importante du monde franc que Clovis ne contrôla qu'à l'extrême fin de son règne, le royaume de Cologne, ne fut jamais conquis ni soumis, mais se donna librement, après la mort de ses deux derniers rois, à un Clovis élu roi par élévation sur le pavois. Ces Francs de l'est de la Gaule, que l'on appellera plus tard «Austrasiens», reçurent peu après, la mort de Clovis étant survenue en 511, le fils aîné de celui-ci, Théodoric, comme roi et mèneront toujours une existence semi-indépendante par rapport au royaume situé autour de Paris, surtout en ce qui concerne leur aristocratie. On peut même dire que, sous les fils et les petits-fils de Clovis, le rôle oriental issu des partages mérovingiens fut prépondérant, avant que les règnes de Clotaire II et de Dagobert n'établissent une «ère neustrienne», relayée à son tour par la puissance carolingienne venue d'Austrasie. Mais, grâce à Charles le Chauve et à Hincmar, les origines occidentales du royaume de Clovis ne seront jamais oubliées et, avec elles, la gloire de ce prince qui fut le premier roi barbare à accepter la foi chrétienne dans sa forme catholique, événement dont la portée avait déjà été observée clairement par un contemporain, l'évêque de Vienne, Avit. Ce «premier royaume chrétien», précédé par le seul Empire chrétien et inégalé en Occident, sera à la base même de l'idée que les Francs, et après eux les Français, allaient se faire de leur État.

Clovis a connu des échecs, comme sa première tentative de soumission des Burgondes (elle sera parachevée avec succès par ses fils), ou comme celui qu'il subit devant les armées de Théodoric qui, en 507, lui barrèrent la route de la Provence et de la Méditerranée (là aussi, ses fils et ses petits-fils récolteront ce qu'il avait semé, sans d'ailleurs jamais réussir à ravir la Septimanie - la «Gothie», comme elle s'appelle aussi, et pour cause - aux Wisigoths d'Espagne). C'est encore Théodoric qui prit sous sa protection, comme il l'avait déjà fait pour l'État wisigoth ébranlé, les Alamans, ou ce qui en restait, après une seconde victoire décisive, remportée dans leur propre pays par Clovis ; cette victoire avait été précédée par un premièr succès, remporté à Zülpich et qui avait eu un caractère défensif. Les Goths, coincés plus tard entre les Francs et l'Empire, seront d'ailleurs obligés de céder aux Francs à la fois les Alamans et les Bavarois, donc tout le glacis des Alpes. C'est donc sous Clovis que se préparent cette pacification, mais aussi cette protection de la Gaule devant les peuples de la Germanie et que s'amorce déjà la soumission de larges parties de cette Germanie, soumission qui sera la condition préalable de l'Empire carolingien et de l'intégration du monde germanique au monde franc, dont naîtra l'Allemagne.

Le bilan de Clovis sur le plan de l'histoire française comme sur celui de l'histoire de l'Europe est donc impressionnant. C'est ce bilan des conséquences immédiates et lointaines de son œuvre politico-militaire, inaugurée par la victoire de Soissons, que nous devons présenter, à la place d'un «portrait» du personnage, car ce portrait serait historiquement impossible à dresser d'une façon sérieuse et scientifique. Malheureusement il nous manque aussi une image qui pourrait nous donner une idée de son aspect physique. Les gens se feront donc toujours eux-mêmes des images de Clovis, comme ce portrait de Picasso qui se trouve au Musée de Stuttgart et qui rappelle étrangement l'idée qu'on se fait d'Attila. A chacun ses fantasmes ! Ce que nous savons, c'est que d'une situation difficile et périlleuse pour la Gaule à la fin du Ve siècle, après tant de dévastations et de guerres, l'action de Childéric et de Clovis n'a pas amené de nouvelles invasions, mais a permis à la Gaule de devenir un élément décisif dans la transmission de la civilisation méditerranéenne et de ses institutions aux autres régions de l'Europe et un facteur déterminant dans la naissance de cette Europe.

BIBLIOGRAPHIE

A l'Aube de la France. La Gaule de Constantin à Childéric, Paris, 1981. (Éditions de la Réunion des musées nationaux).

Childéric-Clovis. Roi des Francs. De Tournai à Paris. Naissance d'une nation, Tournai (Casterman), 1983.

«Les Francs, sont-ils nos ancêtres ?» dans *Histoire et archéologie. Les dossiers,* n° 56, septembre 1981.

La Neustrie. Les pays au nord de la Loire de Dagobert à Charles le Chauve (VIIe-IXe siècle), Rouen, 1985 (Musées départementaux de la Seine-Maritime).

BLOCH (Marc) : «Observations sur la conquête de la Gaule par les rois francs», dans *Revue historique,* t. 154, 1927, p. 161-178, réimprimé dans Bloch (Marc) : *Mélanges historiques,* t.1, Paris, 1963, p. 75-89.

EWIG (Eugen) : *Spätantikes und fränkisches Gallien,* éd. par H. ATSMA, 2 vol., München, 1976-1979.

EWIG (Eugen) : *Frühes Mittelalter* (t.1, 2 de *Rheinische Geschichte*), Düsseldorf, 1980.

FOURNIER (Gabriel) : *Les Mérovingiens,* Paris, 1966 (Que sais-je ?).

HEINZELMANN (Martin), POULIN (Joseph-Claude) : *Les Vies anciennes de sainte Geneviève de Paris. Études critiques,* Paris, 1985 (Bibliothèque de l'École des Hautes Études, fasc. 329).

HUBERT (Jean), PORCHER (Jean), VOLBACH (W.F.) : *L'Europe des invasions,* Paris, 1976 (L'univers des formes).

KAISER (Reinhold) : *Untersuchungen zur Geschichte der Civitas und Diözese Soissons in römischer und merowingischer Zeit,* Bonn, 1973.

PERIN (Patrick) et FEFFER (Laure-Charlotte), *Les Francs,* t.1. *A la conquête de la Gaule,* t.2. *A l'origine de la France,* Armand Colin, Paris, 1987.

WERNER (Karl-Ferdinand) : *Les Origines (jusqu'à l'an Mil) dans Histoire de France,* dirigée par Jean FAVIER, t. 1, Paris, 1985.